



L'homme qui parlait aux oiseaux

Plus radical que jamais, à 87 ans passés, Claude Régy explore les voies d'un théâtre de mystère et d'ascèse



Laurent Cazanave, alias Mattis (Photo : Brigitte Enguerand).

« *Brume de Dieu* », d'après *Les Oiseaux* de Terje Vesaas. [Ménagerie de verre](#), à Paris.

Le théâtre de Claude Régy est celui des non-dits et des silences. De la parole surgie tel un poème. Concrète et impalpable. Présente et hors du temps. L'acteur y est moins l'interprète d'un personnage que la voix de l'auteur, de son écriture, de sa pensée qui se crée et se cherche sur le plateau.

Les lumières sombres diffusent une atmosphère irréaliste, entre chien et loup, à l'heure où la raison s'égaré dans l'irrationnel, où tous les sens sont appelés à rester en éveil dans une tension exigeante.

On l'a vu avec *Ode Maritime* de Pessoa, créé il y a deux ans au Festival d'Avignon, repris en tournée. On le revoit avec *Brume de Dieu*, d'après *Les Oiseaux* du Norvégien Vesaas, dernière création de ce « jeune » metteur en scène de... 87 ans !

Entre évocation et confession

Publié en 1957, traduit en français par Régis Boyer, le roman relate l'histoire de Mattis, le « simple », et de sa sœur, habitants une maison esseulée au bord d'un grand lac. Sur fond de solitude et de nature, les existences se dévident au fil des travaux et des jours.

Au dix-neuvième chapitre, Mattis marche dans la campagne, parle avec les oiseaux, avant de gagner le lac pour pêcher sur sa barque qui prend l'eau... Ce sont huit pages de ce chapitre que Claude Régy a choisi de porter à la scène avec un jeune comédien (22 ans), tout juste sorti de l'École du Théâtre national de Bretagne, Laurent Cazanave.

Silhouette informe, fantôme sans contours, il se détache peu à peu de la nuit noire du plateau. Son pas est lent. Sa démarche silencieuse. Sa voix s'élève. Visage grave, serein, inquiet, tendu, il raconte. Se raconte. Entre évocation et confession. Invocation et profération. Murmurant parfois les mots à la limite de l'audible. Les martelant tout d'un coup, avant de laisser échapper un grand cri. Hachant les phrases sur un ton quasi monocorde, comme s'il les arrachait de lui-même.

Une présence subjuguante et douloureuse

On sent, en lui, le combat, saisissant, impressionnant, pour faire entendre des sentiments et des vérités impossibles à traduire – la joie, l'angoisse, la peur, le besoin d'humanité et d'amour... et la mort.

Dans ce climat de clair-obscur où les frontières s'annihilent, il n'est pas toujours évident, pour le spectateur, de le suivre. L'imaginaire s'échappe vers d'autres horizons. Mais c'est pour revenir bien vite à la représentation, happé par la présence subjuguante et douloureuse de l'acteur. Par le mystère de son jeu qui est aussi celui de l'écriture. Par l'ascèse de la mise en scène qui pour ne dire « rien » dit « tout ».

20 h 30. 01.53.45.17.17. Jusqu'au 29 janvier. En tournée à Épinal les 17 et 18 février, Vire du 23 au 25, Tours du 8 au 12 mars, Toulouse du 30 mars au 2 avril.

Didier MÉREUZE